

Mathieu Valette, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*. Bibliothèque de grammaire et de linguistique, n° 24. Paris, Champion, 2006 [ISBN 978-2-7453-1549-6], 1 vol., 320 pages, relié, 55 €.

Étonnante destinée que celle de Gustave Guillaume, et de cette « psychomécanique » du langage, si longtemps récusée, décriée même — notamment pour ce fameux “psycho” — et pourtant périodiquement appelée à jouer les précurseurs de théories venues d’outre Atlantique, comme si rien n’était plus urgent que de réduire sa singularité. Toujours est-il qu’après avoir été, dans les années 70, rapproché, fugitivement il est vrai, de la grammaire générative (A. Joly et alii, *Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage*, Lille, 1974), et rangé, ensuite, sous la bannière de l’énonciation (A. Joly & D. Roulland, « Pour une approche psychomécanique de l’énonciation », in Joly & Hirtle, dirs., *Langage et psychomécanique du langage. Études dédiées à Roch Valin*, Lille-Québec, 1980, 537-580, repris en partie par A. Joly, *Essais de systématique énonciative*, Lille, 1987, chap. 1), voici son fondateur, depuis quelque temps, vigoureusement tiré du côté sinon des thèses du moins de la démarche cognitiviste, au point qu’on a pu voir en lui « l’aïeul tutélaire de la sémantique cognitive “à la française” » (F. Rastier, « La sémantique cognitive : éléments d’histoire et d’épistémologie », *Histoire Épistémologie Langage*, 15, 1, 172)¹. C’est dire l’intérêt que suscite, dès l’abord, l’ouvrage dont on va s’efforcer de rendre compte, et qu’annonçaient, déjà, divers travaux publiés ces dernières années par ce jeune chercheur². Autant le dire d’emblée, l’attente n’est pas déçue.

De présentation soignée³, et rédigé d’une plume alerte, fluide mais ferme, attentive au lecteur, que de constantes et habiles transitions guident pour ainsi dire pas à pas, ce livre est bien autre chose qu’une énième présentation de la psychomécanique du langage, de ses concepts et méthodes. Le propos et l’enjeu sont d’un autre ordre, explicitement épistémologique : suivant une piste entrevue par François Rastier puis parcourue par Francis Tollis 1997 (« La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives », *Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique du langage*, Cordoue), l’auteur entend « évaluer l’hypothèse selon laquelle la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume est, d’une certaine façon, la première linguistique cognitive

¹ Cf. Francis Tollis, « La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives », in P. de Carvalho & O. Soutet, *Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives*, Paris, Champion, 1997, 329-338 ; Walter Hirtle, « La psychomécanique du langage et le cognitivisme : Un point de vue guillaumien » in Patrick Duffley, Renée Tremblay, Walter Hirtle (textes de), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives. Actes du XI^e Colloque international de l’AIPL*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007 ; Catherine Fuchs, « La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ? », in J. Bres et alii (dirs.), *Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007, 37-53.

² Notamment : 2003, « Énonciation et cognition : deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l’œuvre de Guillaume », *Le français moderne*, LXXI n° 1, 6-25 ; 2006, « La genèse textuelle des concepts scientifiques [en particulier *mécanisme*]. Étude sémantique sur l’œuvre du linguiste Gustave Guillaume », *Cahiers de Lexicologie*, 2/2006, n°89, 125-142 ; 2007, « Concepts et thèmes cognitifs dans la théorie de Gustave Guillaume : frontières et recouvrements », *Actes du XI^e colloque de l’Association Internationale de Psychomécanique du Langage, 8-10 juin 2006*, Montpellier.

³ Que ne parviennent pas vraiment à déparer un assez grand nombre de coquilles et autres imperfections matérielles. Cf. parmi les plus gênantes : **p. 56, l. 9**, voit pour voie, subj. ! ; **l. 18**, publicité pour publication ; **p. 61**, il manque un *que* dans la citation de Guillaume (l. 2) ; **p. 62**, avant-dernier §, semble pour semblait ; **p. 87, dernier §**, commentaire de la figure 5 qui précède : intervention des expressions à droite et à gauche ; **p. 108, dernier §**, un “;” parasite ; **p. 119, l. 14-15** est associé pour sont associées ; **p. 135** (citation de Guillaume), exclus pour exclu ; **p. 188, dernier §**, consacré pour consacre (ou a consacré).

française » (p. 11), et ce dans le cadre d'une étude dont l'objectif est de dire « comment a été appréhendée au XX^e siècle » ce qu'il appelle l' « aporie fondatrice des linguistiques cognitives et énonciatives », à savoir : « comment rendre compte scientifiquement, c'est-à-dire sans invoquer l'argument téléologique, d'un phénomène d'énonciation de la puissance à l'acte, lorsque l'on a pour seul matériau le résultat final, *l'ἔργον?* » (p. 32).

Pour mener à bien son projet, Mathieu Valette va utiliser — outre, naturellement, des textes publiés de Guillaume et soumis ici à une relecture critique —, toute la masse des inédits déposés au Fonds Gustave Guillaume de Laval : leçons dactylographiées, mémoires, fragments, « ces rudiments de pensée dans lesquels sourd un discours qui ne sera pas actualisé, mais qui participe d'un *état d'esprit* potentiellement définitoire, selon nous, de la linguistique cognitive française » (p. 13).

Le plan, fortement charpenté, est clair. Dans une première partie, « Problématique » (pp. 21-50), un aperçu philosophico-méthodologique balise le terrain de la réflexion, en décrivant :

- d'abord (chap. 1, “Autour du logos”), l'arrière-plan philosophique et ontologique du couple énonciation-cognition, ramené à la dualité, chez Aristote, du sensible et de l'intelligible et, en fin de compte, du corps et de l'âme — dualité finalement résorbée dans l'intégration “cybernéticienne”, au sens propre, de l'âme-pilote au corps-navire qu'elle gouverne et qui, en retour, la porte et transporte — ;

- ensuite (chap. 2, « Coup d'œil sur la problématique de l'énonciation »), l'histoire récente, en France, de l'énonciation, qui selon l'auteur s'articule en trois moments-clé : Charles Bally et l'*actualisation* (1932), qui « a pour fonction de faire passer la langue dans la parole » et que Guillaume décrit, en en revendiquant d'ailleurs la paternité, comme « nécessaire à la production du discours » ; Émile Benveniste, définissant en 1970 l'énonciation comme l'acte par lequel le sujet s'approprie la langue ; et enfin, de nos jours, Antoine Culioli, qui, par un « renversement paradigmatique » (p. 41) jetant par dessus bord le sujet transcendant de ces prédécesseurs — et avec lui la dualité langue vs discours —, conçoit l'énonciation comme « un processus de construction du sens métalinguistiquement restitué à partir de l'énoncé » (p. 42).

Ce chapitre 2 s'achève par un aperçu de ce qui est pour Valette « la nouveauté proprement scientifique de la démarche » (p. 44) propre aux sciences cognitives nées au milieu du siècle dernier — à savoir la *simulation*, moteur d'une « activité modélisatrice » dont l'ordinateur est à la fois le support et le moteur : « De même que Léonard de Vinci ne faisait pas qu'imaginer des machines volantes mais les construisait, les sciences cognitives ne se satisfont pas de discourir et de spéculer sur la pensée à l'instar des philosophes, elles produisent des artefacts, elles modélisent. Pour le meilleur et pour le pire, l'ordinateur est au cœur et au principe de cette activité modélisatrice. » (p. 44). On en arrive par là à l'opposition (qui selon MV tend à tomber en désuétude) entre *simulation*, qui ne cherche qu'à reproduire l'effet du phénomène simulé, sans s'intéresser à la structure des mécanismes engendrant, dans une “boîte noire”, cet effet, et *modélisation*, qui « repose sur l'analogie des mécanismes autant que sur les fins espérées ». C'est à cette dernière que s'apparenterait la psychomécanique guillaumienne: « en privilégiant la cohérence à la logique, Guillaume propose une modélisation plutôt qu'une simulation, c'est-à-dire une alternative à la boîte noire, dans la mesure où celle-ci n'est déterminée que par le but final, comme la logique. Pénétrer dans la boîte noire, tel est le projet de Guillaume. C'est aussi celui de beaucoup de ses successeurs linguistes. » (p. 106-107). D'où la prééminence de la figuration, placée, chez Guillaume, « au cœur de la théorie » (p. 107), en tant qu'au dire du linguiste lui-même, « les figures ne sont pas des conventions mais des retraductions du dicible en visible ».

La deuxième partie de l'ouvrage — « Pensée et langage chez Gustave Guillaume » — comprend trois chapitres :

Chap. 3, *Situation et périodisation* : présentation de l'œuvre et de la théorie de Guillaume — logique, cohérence interne, portée épistémologique et théorique de ses propositions. Après discussion d'autres propositions de périodisation (A. Jacob, Valin, Joly & Roulland), MV opte (p. 66-67) pour un découpage plus large, que lui suggérait en partie un exposé de Guillaume lui-même, en 1952. Il distinguera donc, pour commencer, *deux* périodes, la première, *problématique* (1917-1938) — caractérisée par la position de certains problèmes linguistiques (article, représentation du temps) et la mise en place de l'appareil conceptuel idoine (langue vs discours, actualisation, temps opératif, chronogénèse) —, l'autre, *systématique* (1938-1952), où Guillaume expose les solutions qu'il pensait pouvoir apporter, en termes de systèmes, aux problèmes posés précédemment et où, surtout, il approfondit le concept de *mécanisme* [présente dès *Temps et Verbe*, 5, d'après A. Boone & A. Joly, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*] :

« En bref, on peut distinguer deux grandes périodes dans l'œuvre de Guillaume. Dans un premier temps, Guillaume pose des problèmes relatifs au langage. ... Guillaume ensuite va tenter d'approcher la substance du langage, d'en déterminer la quintessence. » (MV p. 68).

Quant à l'évolution ultérieure, de 1952 à la mort de Guillaume en 1960, MV y discerne d'abord une période (jusqu'en 1956) d'*affinement* de la théorie, qui va rapidement déboucher sur l'émergence de préoccupations épistémologiques, métathéoriques, et aussi sur des questions de philosophie du langage et à l'esquisse d'une typologie des langues, avec la théorie des aires glossogéniques, c'est-à-dire « les trois aires de construction correspondant à trois grands états structuraux » (Boone & Joly, *ibid.*) en quoi aurait consisté, selon Guillaume, l'histoire structurale du langage.

On me permettra, au passage, d'exprimer tout de suite un certain malaise devant un concept guillaumien, qui fait l'objet, chez Mathieu Valette, d'un bien curieux déplacement, à la limite du contresens. Le « problème » dont parle Guillaume à propos de la catégorie nominale de l'article n'est pas celui qui se pose au linguiste, c'est bien plutôt, à l'évidence, celui du « problème humain de représentation » (1985, 174-175 = 12 avril 1946) qui s'est posé, à un certain stade de leur développement, à un certain nombre de langues.

« L'article prend valeur relativement à un *problème* qui n'existe pas seulement pour l'esprit d'un peuple, mais universellement pour l'esprit humain, *par le fait même du langage.* » (Guillaume, *Prob.*, 21)

« En résumé il devrait ressortir de ce travail ... que l'article résout le *problème* de pensée posé par la différence entre le nom en puissance et le nom en effet ; que ce *problème* reçoit selon les langues et selon les temps des solutions plus ou moins élégantes... » (Guillaume, *Prob.* 25)

On voit que cette lecture un peu rapide du concept de « problème » tel qu'il apparaît, très tôt, chez Guillaume — et il ne semble pas qu'il s'en soit jamais départi — ne fait pas que compromettre la validité de la périodisation proposée par Valette : cette image d'un premier Guillaume confronté à des problèmes (grammaticaux) dont il lui faut encore trouver la solution n'est pas vraiment convaincante. Pour le linguiste qui, en 1919, fait paraître *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, la catégorie de l'article n'est justement plus un « problème » au sens banal du terme, dès lors — le titre de l'ouvrage l'indique assez — qu'il pense en détenir la solution. Il n'y a d'ailleurs, pour s'en persuader — s'il le fallait encore — qu'à se reporter à la note manuscrite citée par Mathieu Valette lui-même (p. 101) : « de quels problèmes vécus par l'homme pensant ils [= les

systèmes linguistiques] sont une solution définitive ». Mais il y a sans doute encore plus grave : cette lecture erronée fausse la perspective, en masquant le sentiment très profond, et constant chez Guillaume, de l'*historicité* du langage, thématique qui, au contraire, ne semble pas préoccuper outre mesure les linguistes cognitivistes. Il est clair en tout cas que pour Guillaume l'article ne relève donc pas d'un niveau cognitif, mais, bel et bien, d'une activité déjà linguistique : le "problème" de l'article ne se pose que *par le fait même du langage*.

Mais revenons au texte de Valette. La dernière section de ce chapitre 3 contient une discussion très fine et suggestive de « l'approche psychomécanique de l'énonciation » défendue, au début des années 80, par Joly et Roulland. Contre ces deux auteurs, Valette soutient, avec des arguments convaincants, que la discipline guillaumienne n'intègre pas vraiment une *théorie de l'énonciation*, mais seulement une *problématique énonciative*. Il souligne en particulier l'évolution qui va conduire Guillaume du sujet parlant transcendantal, doué d'intentionnalité, du *Problème de l'article*, au sujet proprement *psychomécanique*, un sujet *devant parler* (expression de Guillaume) parce qu'habité et déterminé par la *puissance de la langue*, « au détriment du contrôle du sujet, mais, paradoxalement, au bénéfice de ses capacités. » (p. 74).

Chap. 4, *De la pensée à la cognition* : à propos du "psychologisme" souvent reproché à Guillaume, l'auteur note que, si celui-ci "ne recourt jamais à la psychologie, qu'elle soit clinique, expérimentale, ni à la psychanalyse" (p. 79), de sa psychomécanique du langage émane néanmoins une *théorie de l'esprit* : « à mesure qu'il [Gustave Guillaume] élabore une théorie du langage, il construit une psychologie, une connaissance des faits psychiques, qui en découle, suivant une méthode hypothético-déductive éprouvée. » Ainsi il y aurait, chez Guillaume, à un niveau « prélinguistique », une *pensée*, libre et autonome, distincte de la langue, et comme telle inaccessible, mais dont les « schèmes cognitifs », manifestés dans la langue sous la forme d'un système de représentations, sont du ressort, non du psychologue, mais du linguiste muni d'une psychomécanique, laquelle ne serait pas moins, alors, qu'« une tentative scientifique, fondée sur la science du langage, visant à distraire de la pensée sa dimension cognitive ».

Sur ces prémisses sont ensuite passés en revue quelques concepts-clé de la « vulgate psychomécanicienne », qui sont, selon MV, les moyens utilisés par Guillaume pour exprimer sa conception du langage comme « la pensée qui se saisit elle-même » (Guillaume) : la *saisie* « que la pensée opère d'elle-même, qui confère à la pensée sa puissance » ; la *chronogénèse*, avec ces trois, et *uniquement trois*, saisies ou *interceptions* que Guillaume, en vertu d'un a priori logique, déclarait nécessaires et suffisantes — et on regrette ici que l'auteur, visiblement pas très au fait de ce qui se fait en-dehors de l'orthodoxie guillaumienne, ne se soit pas intéressé à cette question⁴ ; le *temps opératif*, curieusement défini (p. 84), comme « un temps linéarisé, sur lequel la pensée pratique des interceptions », ce qui est fort réducteur par rapport à la vision *dynamique* du temps opératif qu'exprime la formule guillaumienne rapportée par Valin, *il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher* ; et, enfin, le *mécanisme bitensoriel*, dont Mathieu Valette rappelle utilement qu'il n'a émergé qu'assez tardivement, en 1939, avec les trois articles sur le système de l'article publiés dans

⁴ Il n'est tout simplement pas vrai que « dans la plupart des langues indo-européennes, on distingue trois interceptions » (p. 85) ; il n'y a qu'à penser, pour commencer, au grec ancien (avec une opposition morphologique décrite dans les manuels comme celle d'un "subjonctif" à un "optatif" qui avait donné du fil à retordre à Guillaume, cf. *L'architecture*) et, tout près de nous, à l'anglais, dont l'appareil verbal ignore tout expression morphologique de quelque interception que ce soit. Pour une critique des conceptions guillaumiennes en la matière, cf. P. de Carvalho, « Subjonctif et morphogénèse en morphosyntaxe comparée », in N. Quayle (dir.), *Le subjonctif. Modèles linguistiques*, XIX, 1, 1998, 39-62.

Langage et science du langage – c’est-à-dire dix ans après la parution de *Temps et Verbe*. Ce retard est d’ailleurs d’autant plus surprenant qu’à bien y réfléchir l’idée de ce mouvement « oscillatoire », comme le dira plus tard M. Toussaint, est déjà implicite, “involuée” aurait dit Guillaume lui-même, dans la chronothèse finale de la chronogénèse, avec ce présent qui, aboutissement d’un processus de particularisation temporelle, est à son tour le point de départ des deux opérations divergentes, et nécessairement généralisantes, qui vont donner lieu respectivement à l’époque passée et à l’époque future. Reste que Guillaume n’a jamais songé, semble-t-il, à faire retour sur la chronogénèse, pour lui appliquer le mécanisme bitensoriel ; sans doute est-ce là une conséquence et de cette « cohabitation forcée dans la chronogénèse » — qu’ont dénoncée Toussaint puis Valette (p. 93) — entre un principe matérialiste, le « temps opératif », et le concept idéaliste d’image-temps, et de la fidélité de Guillaume à la notion traditionnelle de “mode” verbal. Mais il n’est pas interdit de penser qu’une chronogénèse franchement dynamique, sans chronothèse ni image-temps, et posant le présent non comme un aboutissement mais comme un seuil d’inversion cinétique, eût été peut-être un modèle plus rentable et mieux armé pour affronter la double épreuve de la signifiante morphologique et de la comparaison linguistique.

Enfin, et toujours à propos du tenseur binaire radical — visiblement, pour Valette, simple avatar du « temps opératif », cette « clé de voûte de la psychomécanique du langage » (p. 91), on est un peu déçu — mais c’est le propre des bonnes nourritures, on en veut toujours plus — que l’auteur ait cru devoir s’en tenir à la « vulgate psychomécanicienne » (p. 84), sans chercher à analyser du point de vue proprement cognitif ce mécanisme dont Guillaume soutenait qu’il « représente le mouvement naturel de l’<esprit> » (Guillaume, 1982, 77-78 = *Leçons de linguistique*, 1956-1957, éd. G. Plante, Québec-Lille, Presses de l’Université Laval-PUL). Qu’est-ce que ce “particulier” qui constitue le “seuil d’inversion” du tenseur, et qui n’est jamais nommé pour lui-même dans la plupart des schémas guillaumiens : que recouvre-t-il, quel en est, s’il existe, le fondement cognitif, autrement dit d’où peut bien procéder, dans le fonctionnement du psychisme humain, cette nécessité de rapporter l’“universel” au “particulier” et réciproquement ? Presque quinze ans plus tard, en 1954 — c’est Mathieu Valette lui-même qui le rappelle quelques pages plus loin (p. 139) —, ce seuil portera un nom, l’*Homme*, représentation non plus du “particulier” mais du “Singulier” : un “singulier” théorique, abstrait, l’Homme comme pure notion, désincarné et absent, l’homme pensé et non l’homme doué d’existence historique, parlant ici et maintenant, dans un modèle qui, comme le note l’auteur, « se prête à une description phénoménologique », mais n’apporte pas grand’chose à l’analyse des fonctionnements grammaticaux. Et l’on aurait voulu aussi, d’autre part, connaître la pertinence cognitive des « trois principes organisateurs du schéma bitensif » énoncés par Guillaume dans les *Prologomènes* et commentés par Olivier Soutet (“Tenseur binaire radical et la question de la polysémie lexicale en psychomécanique du langage: le cas du verbe *entendre*”, *Quaderni del CIRSIL* – 2 (2003) – www.lingue.unibo.it/cirsil), à savoir : « principe d’intégrité », « principe de non récurrence » — dont Soutet note, à juste titre, « qu’il laisse entendre que le support temporel sous-jacent aux psychomécanismes est bien de l’ordre d’une temporalité effective et non d’une simple temporalité de raison » — et « principe de dissimilitude des isomorphes terminaux ».

Chap. 5, *Enquête sur l’orientation matérialiste* de Guillaume : l’objet de ce chapitre, sans doute le plus nouveau pour les adeptes de la psychomécanique qui n’ont pu suivre les enseignements de Guillaume (dont l’auteur de cette recension), est l’ “ambiguïté”, au sens propre du terme, de la psychomécanique, tiraillée entre l’*idéalisme* métaphysique représenté par le modèle chronogénétique (avec des concepts qualitatifs tels qu’image mentale, image-temps, « vu en pensée », on pourrait sans doute ajouter incidence, décadence, « parcelle de temps ») et une approche *matérialiste*, recherchant le substrat physique de l’activité

linguistique. Celle-ci, suggère Mathieu Valette (p. 105), se manifeste déjà dans un changement, très finement analysé, dans le rôle assigné par Guillaume aux schémas figuratifs : d'un simple « artifice d'analyse », moyen économique et efficace d'explication (« rien mieux qu'un schème n'aide à penser »), ils vont devenir, à partir de 1957, des traductions d'une « réalité profonde », « une image fidèle de la réalité psycholinguistique » — ce qui permet à MV de rapprocher la psychomécanique du dernier Guillaume et la cybernétique, autour de « l'idée résolument moderne de modélisation » (p. 106). De cette « révolution conceptuelle » (p. 107), origine d'une « aventure scientifique où l'on reconnaît l'avènement des sciences cognitives naissantes » (p. 109), un moment fondateur est, selon l'auteur, la leçon du 21 mai 1959, où Guillaume « pose l'existence d'une commutation C_0 entre le cerveau et la langue, ou plus précisément entre le cerveau et le vu en pensée (qui n'est pas la pensée même) », et où il va jusqu'à envisager « l'enseignement, par les linguistes, d'une “protogrammaire” à l'attention des neurologues » (p. 110) ; c'est d'ailleurs mû par le sentiment de cette relation que, comme le note Valette, Guillaume avait envisagé de travailler sur l'aphasie en collaboration avec le médecin et psychologue André Ombredane.

Comme en général dans cet ouvrage, l'argumentation de Valette est ici, dans ce chapitre sur l'orientation matérialiste de Guillaume, très bien menée, enlevée, parfois brillante, souvent convaincante. Ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion de “surargumenter” : dans son effort passionné pour réduire la part, chez Guillaume, du dualisme physique / mental, il lui arrive de solliciter un peu certaines notions, en l'occurrence celles, que Guillaume, pour sa part, ne confond jamais, de “possibilité” et de “puissance” : il n'est pas du tout évident qu'en disant, dans ce texte de 1956 (cité pp. 98-99), que la constitution physique de l'homme pensant est la *possibilité* de l'activité pensante, Guillaume ait voulu signifier, comme l'auteur le soutient dans son commentaire du texte cité, qu'à ses yeux le cerveau serait, déjà, en soi, *puissance humaine* (de langage, de pensée). On est ici, comme dans le cas, évoqué précédemment à propos de la notion de “problème”, à la limite du contresens. C'est peut-être faire peu de cas de la rigoureuse précision conceptuelle et langagière qui caractérise Guillaume que de laisser entendre, quelques pages plus loin (p. 113), que Guillaume voit la pensée comme « prise entre deux puissances, le cerveau ... et la langue », et de soutenir, sur ces bases, qu'il « postule une synthèse psychophysique des premiers mouvements linguistiques (du vu en pensée) et des mouvements physiques (du cerveau). Quant à supposer (p. 102) que, pour Guillaume, s'il n'y a pas de « chaînon manquant » entre la linguistique et la physiologie cérébrale, ce serait parce que, comme le soutient l'auteur, « la mise en relation des deux ne requiert nul intermédiaire, nul interprète, aucune science carrefour », l'idée est, en effet, hardie ... et ce n'est pas l'interprétation plutôt forcée d'un brouillon de février 1959 qui pourrait convaincre du contraire.

Deux chapitres composent la Troisième Partie, intitulée « Le langage automate » ; inscrite à peu près au centre de l'ouvrage, elle en contient, visiblement, le noyau dur. L'objet, annoncé dès la p. 15, en est « la mise en place d'une problématique *sui generis* à la psychomécanique du langage ». Le premier chapitre (6, « La psychomécanique et la cybernétique ») s'engage sur une étude sémantique du terme *mécanique* à partir de laquelle Mathieu Valette va décrire l'émergence, dans la pensée de Guillaume, d'un intérêt croissant, et de plus en plus explicite à partir de 1955, pour la « machine cybernétique ... ancêtre des sciences cognitives » — c'est-à-dire, précise l'auteur, et comme l'implique d'ailleurs le terme forgé par Wiener, un mécanisme orienté vers une fin. On relève ici avec un intérêt teinté d'un zeste d'émotion que c'est à cette époque, où Guillaume n'hésitait à parler d'une « sorte de cybernétique », que remonte une comparaison utilisée plus d'une fois, quelques années plus tard, par Maurice Molho dans son enseignement à Bordeaux — et justement aux dépens de la grammaire générative alors en pleine conquête du pouvoir en Europe :

« Nous n'avions pas encore bien vu que le naturel passe l'industriel, comme l'épervier passe l'avion ; il est des milliers de fois moins potentiel, mais il est vivant. ... la chose vivante, qui est née, qui s'est bâtie du dedans, cellule par cellule, est infiniment plus perfectionnée que la chose fabriquée du dehors. La merveille, ce n'est pas l'avion, c'est l'oiseau. » (cité par Valette, pp. 118-119).

À la même époque encore, plus précisément dans ses notes pour la leçon du 15 mai 1955 — et on reste confondu par l'étendue de son information — Guillaume parle d'ordinateur, de mémoire morte, de mémoire vive, assimile la langue « à un ordinateur qui rappelle » et définit le « génie humain » comme « présence dans l'homme pensant d'un ordinateur de puissance exceptionnelle »⁵.

Il apparaît cependant que Guillaume, malgré « sa rencontre avec l'automate cybernétique », n'était pas prêt à se laisser entraîner — et ici encore on se demande si Valette, emporté par son ardeur interprétative, ne va pas trop loin, en cherchant à discerner un moment où notre linguiste n'aurait pas été, à l'en croire, loin de basculer du côté d'un cognitivisme avant la lettre (d'une linguistique absorbée par le cognitivisme / d'une « science cognitive au sens moderne du terme »). Car dès cette époque, que MV situe, d'après ses sources manuscrites, dans la période qui s'achève en 1955 — autrement dit, au moment même où se mettent en place les sciences cognitives —, Guillaume note que si « la langue est un ordinateur à mémoire <vive> », c'est un ordinateur « paresseux, capricieux », et qui « imagine » : « il est, semble-t-il, toutes sortes de choses que ne peut être un ordinateur électronique. » (p. 123).

Toujours est-il que dès 1956 la position de Guillaume semble fixée, à l'égard de ce qu'il appelle la « linguistique antimentaliste ... dont les horizons sont ceux de la cybernétique ». Les commentaires de MV aux deux séries de documents d'avril et juin 1956 (pp. 125 et suivs.) sont ici fort éclairants. Desquels il ressort notamment que si pour Guillaume la pensée et le langage relèvent bien d'un *endomécanisme* comme celui qu'il pense pouvoir identifier dans la cybernétique, cet endomécanisme est, justement, et reste un *psychomécanisme*⁶ — et ce dernier concept, ainsi replacé dans le contexte épistémologique bien décrit par Valette, se trouve du coup éclairé d'un jour nouveau : « On a vu que le sens premier du préfixe *psycho-* était *endo-* chez Guillaume » (p. 244). Il est seulement dommage que notre auteur n'ait pas cru bon de souligner ce qui, à nos yeux, est l'élément déterminant dans l'attitude de Guillaume à l'égard de la cybernétique : l'*endomécanisme*, le *psychomécanisme* qui fait penser et parler l'homme est, lui, à la différence de l'autre, *inaliénable, indissociable du sujet historique* qu'est nécessairement l'homme pensant et parlant, assigné à un lieu et à une époque déterminés. C'est au nom de cet ancrage spatial et temporel — de cette *historicité* — que Guillaume disqualifie, explicitement, toute vision purement cybernéticienne du langage. Et c'est aussi cette historicité du langage et de la pensée, que sauf erreur les approches cognitives semblent ne pas avoir encore trouvé le moyen de traiter⁷ — alors que la psychomécanique est fondée là-dessus — qui en définitive empêche, n'en déplaise à Mathieu

⁵ Rappelons que ce n'est guère qu'un mois plus tôt, le 15 avril 1955, que le grand latiniste que fut Jacques Perret avait proposé, en réponse à une consultation de la filiale française d'IBM, le terme « ordinateur » pour désigner le « computer ». On peut voir le fac-similé de la lettre de Perret en suivant le lien <http://www.les-infostrategies.com/article/0505148/l-ordinateur-50-ans-deja>.

⁶ « «Psychisme» emporte avec soi l'idée essentielle et cinétique d'intériorité. Le psychisme (humain), c'est le dedans de l'homme pensant. » (Guillaume,

⁷ Comme l'a fait remarquer Rastier, la linguistique historique est « tout bonnement absente » de la recherche cognitive, cf. Tollis, 1997, 330, note 8.

Valette, de pousser trop loin le rapprochement qu'il entend opérer entre la discipline guillaumienne et les linguistiques cognitives, au risque de fondre l'une dans les autres.

Une réflexion sur le thème de l'*autonomie*, conduisant à la dimension énonciative et cognitive de la théorie guillaumienne, constitue le chapitre 7 de l'ouvrage, où l'auteur, de son propre aveu, se livre « à un exercice délicat ». Le fil conducteur en est l'exploration de l'aspect *phénoménologique* de la psychomécanique du langage qu'il estime être la principale pierre d'achoppement de la cybernétique selon Guillaume — et c'est l'occasion d'un rapprochement avec des thèses récentes qui, dans le champ même des sciences cognitives, réclament, comme le neurobiologiste Francisco Varela (l'*enaction*, “action incarnée”), la prise en compte du rôle de l'expérience et du comportement dans la construction de la connaissance et le développement du langage. En l'occurrence, cette dimension phénoménologique renvoie à l'*énonciation*, dont Mathieu Valette cherche à faire émerger l'importance dans la théorie psychomécanique. Car, explique-t-il, si chez Guillaume le rapport social direct d'homme à homme, constitutif selon l'auteur de l'énonciation, au sens banal du terme — que, soit dit en passant, l'on se serait attendu à voir discuté, et approfondi — est accessoire, il n'en est pas moins *déterminant* : la psychomécanique guillaumienne porterait en elle un *projet de communication*, qui « n'est pas l'information mais la construction du monde des signes, et son incessante reconstruction » (p. 141-142). Ce serait là la *téléonomie* de la psychomécanique, « une finalité générale d'ordre mécanique. » Et MV de conclure sur ce point : « Mis en perspective avec le finalisme du langage observé précédemment, cela signifie que la construction de la langue est déterminée par l'énonciation (via le discours), elle-même, comme on l'a vu, destinée à sa reconstruction. » (p. 143). Ce qui rejoindrait une réflexion du dernier Guillaume (leçon du 4 décembre 1958, in *Leçons*, 13, 13, cité p. 144 de MV) : « Le langage est dans l'homme pensant, dans la pensée humaine, un ouvrage par elle construit, qui lui sert — c'en est le finalisme principal — à reconnaître en elle-même où elle en est de sa propre construction. »

Voilà qui peut surprendre, et MV en est bien conscient, des guillaumiens attachés à l'idée que le langage, et les langues, sont d'abord une affaire de *représentation*, avant de *servir* à la communication. Ce n'est certainement pas le cas de l'auteur de cette recension. Mais de là à laisser entendre, en serrant d'un peu trop près les textes de Guillaume, que le rapport social d'énonciation serait quelque chose comme le principe de la construction de la représentation intériorisée de l'univers que l'on appelle *langue*, il y a un pas qui est bien difficile à franchir. Aussi longtemps, en tout cas, que l'on persistera à entendre *énonciation* comme on le fait traditionnellement, en en faisant un substitut approché de *communication*. C'est, déjà, oublier que l'exercice du *discours* guillaumien ne dépend en rien de ce qu'on appelle depuis Benveniste « les coordonnées de l'énonciation » [lesquelles consistent principalement en un jeu de personnes données comme définies a priori et dont, justement, Guillaume a eu l'occasion de montrer qu'elles sont le résultat d'une construction]. C'est, de plus, faire peu de cas de certaines déclarations de Guillaume, par exemple, rappelées par MV lui-même : que le « fait social » n'est que le *stimulus* de la construction de la langue (MV 142) ; que « ce n'est pendant qu'on parle que la langue se constitue, c'est pendant qu'on ne parle pas, dans le silence d'une pensée en quête continue et inconsciente d'une pénétrante connaissance d'elle-même, bien moins tributaire du rapport étroitement social de l'homme à l'homme que du rapport extrasocial, plongeant ses racines dans l'infini, de l'homme présent dans l'univers, à l'univers au sein duquel il affirme sa puissance et sa relative et croissante autonomie » (MV 148). Une argumentation plus convaincante, probablement moins infidèle à ces affirmations réitérées, pourrait partir de la notion de *problème*, dont on a déjà vu qu'elle a été interprétée à contresens par l'auteur. On peut en effet concevoir que si certaines langues, plutôt que d'autres, ont développé, à des degrés et selon des argumentations diverses, des systèmes de

prédétermination nominale, des “articles” comme on les appelle traditionnellement, c’est en raison d’un problème très général de concevabilité vécu, constamment et régulièrement, par des sujets parlants ayant, dans de multiples et successifs actes d’*expression* — pas forcément de *communication* —, à nommer, pour le dire à soi-même, ou à un autre soi-même, tel ou tel élément discerné dans l’univers considéré à tel ou tel moment. De même, comme je ai eu moi-même l’occasion de l’exposer (« Pour une synchronie historique. Futur et ... futur, ou : Le devenir du futur », *Les Cahiers de Fontenay, Mélanges offerts à Maurice Molho, Linguistique*, volume III, 47-68), la réfection, dans l’évolution ultérieure du latin, de la morphologie du futur, dont un aspect est l’invention d’un futur « hypothétique », se laisse expliquer comme motivée, dans un contexte culturel nouveau, par un *problème*, au sens guillaumien, de représentation du temps à venir. Après des réflexions fort suggestives sur les thèmes du « langage intérieur », de la « pensée turbulente » et de « l’ordre et désordre » chez Guillaume, la dernière partie de ce chapitre 7 (pp. 161 et suivs.), « Le langage comme système complexe et auto-organisé », reprend le rapprochement, esquissé au début, entre la problématique guillaumienne de l’autonomie et des propositions actuelles des théoriciens cognitivistes de l’auto-organisation et de la complexité (Humberto Maturana et Francisco Varela). Cela encourage l’auteur à « tenter d’*automatiser* la langue guillaumienne » (p. 164) et à proposer, à l’image de la représentation donnée par Varela du système nerveux en termes de clôture opérationnelle, une figuration, p. 165-166, de l’acte de langage comme un *double couplage de systèmes* : « intriqué » dans le système langue/pensée opérationnellement clos, puissant et dialectique — mais ouvert, d’un côté, sur le rapport homme/homme, de l’autre sur le rapport univers/homme — un sous-système discours/langue intégré *par input*. On ajoutera, enfin, qu’une telle représentation des choses fait correspondre, comme des isologues, le tenseur binaire radical de la psychomécanique du langage aux « dynamiques neuronales » qui, dans la vision de Varela, déterminent l’activité du système nerveux central. Mais laissons ici la parole à Mathieu Valette (p. 167) :

« Notre représentation synthétique de l’ensemble de l’acte de langage présente à nos yeux plusieurs intérêts. En premier lieu, elle repose sur un appareil conceptuel issu des neurosciences qui nous paraît particulièrement adapté, d’un point de vue épistémologique, aux positions de Guillaume (*par nous supposées à la lecture de ses manuscrits*, souligné par l’auteur de cette recension) relatives à l’idée d’automate. Ainsi, elle prend en compte le souci tardif du linguiste d’opérer un rapprochement entre la linguistique et la neurologie. Mais d’un autre côté, elle n’invalide pas la lecture idéaliste que l’on peut faire de la psychomécanique, dans la mesure où ce qui apparaît chez Varela comme la dynamique neuronale peut très bien, ici, être analysée en termes de dynamique psychique. Autrement dit, nous ne prenons pas ici position sur la nature des schèmes opératifs. Un autre avantage de cette figuration est qu’elle embrasse à la fois l’acte de langage et la phénoménologie qui en ressort. Par contre, elle se situe à un niveau de généralité qui la rend difficilement opérationnelle en termes de modélisation. Mettons qu’elle est de nature programmatique. » (p. 167)

Comment, ici, ne pas saluer les compétences de l’auteur, la richesse de son information, la pénétration de l’analyse, la rigueur de la démarche, la qualité de l’argumentation, voire la véritable beauté de la construction — argument auquel, on le sait, les guillaumiens, à l’exemple du maître, ne sont pas insensibles. D’autant que de tout cela ressort l’image d’un Guillaume grand et proprement admirable : « en cherchant les concepts qui lui faisaient défaut dans l’univers de la linguistique, dans la physique, sans doute dans la thermodynamique, et ... dans les mathématiques, Guillaume endossait le rôle du passeur ». (p. 168). Au demeurant, cela n’interdit pas de se poser des questions. Peut-on vraiment dire, par exemple, que les opérations qu’implique l’acte de langage — avec, dans son cœur, le fonctionnement du système linguistique — se déroulent « en circuit fermé » comme celles des

systèmes cybernétiques et des systèmes cognitifs tels que les voient les biologistes chiliens mentionnés ? Ou encore qu'un système linguistique, « opérationnellement clos », « subordonne toute transformation à la *conservation de son identité* » [souligné par l'auteur de la recension] ? Car il faut tout de même rendre compte du fait que le langage *évolue* — selon Guillaume, dans le sens de l'accroissement de la part en lui de l'automatisme — et que les langues changent — elles sont faites *pour changer*, disait en son temps E. Coseriu —, se transforment, deviennent autre chose qu'elles-mêmes, donc disparaissent ? Voilà qui ne s'accorde guère à l'idée de systèmes voués à leur propre conservation. Soyons clairs : que le langage soit pour Guillaume un automatisme semble incontestable : l'être parlant réagit automatiquement en parlant aux sollicitations de son environnement ; il est cet *automatisme*, pour paraphraser Guillaume ; mais cet automate a une *existence propre ancrée dans le temps et dans l'espace. Il est dans l'histoire et a son histoire.*

Dans la Quatrième partie, « Vers une problématique générale de la cognition », le propos s'élargit, pour s'intéresser, toujours sous le patronage de Guillaume, à cette « tension naturelle vers⁸ la connaissance » qui est, selon Aristote (*Métaphysique*, I, 1, 980a, 21), commune à tous les hommes.

Le chapitre 8 décrit l'émergence, chez Guillaume, de concepts qui, après 1945, le rapprochent année après année de la problématique de la cognition : la langue comme « pré-connaissance qui serait à l'origine de la science proprement dite » (p. 177), autrement dit la *langue avant-science de toute science* (p. 178) — notion qui apparaît fixée en 1946 ; la *mécanique intuitionnelle*, qui, plus longue à se stabiliser, s'identifiera, dès 1949, à l'étude de ce « jeu de mouvements » (Guillaume, *Leçons*, 2, 200) par lesquels la pensée oscille entre infinitude et finitude. Selon MV, l'apparition, à ce niveau, du concept d'*intuition*, en lieu et place de *psychisme*, équivaldrait, chez Guillaume, à « déplacer la problématique sur le terrain (innommé) de la cognition » (p. 180) ; le « *rêve constructif* » dont Guillaume attribue l'invention à H. Poincaré et qui, à en croire Valette, « fascinait » le linguiste, au point qu'à la fin de sa vie il lui consacra la leçon du 12 mars 1959 (in *Leçons*, 13, 1995) : « l'aboutissement de cette longue méditation que Guillaume entame dans les années quarante » (p. 184) et qui va déboucher, vers la fin de la décennie, à l'idée d'une « mécanique intuitionnelle » enrichie, quelques années plus tard, d'une dimension nouvelle, son *caractère inconscient* (p. 182). Nous voici donc aux portes de la psychanalyse. Car il existe, assure Valette (p. 182), « un inconscient chez Guillaume », et ce dès la toute première étude, de 1911. Mais c'est, à cette époque ancienne un inconscient non problématisé, plutôt un *non-conscient* qu'un inconscient défini et conceptualisé, lequel ne va émerger que beaucoup plus tard, dans les années 50.

Enfin, l'attention croissante portée par Guillaume aux processus intuitifs conduit Mathieu Valette à rapprocher ses positions de certains développements récents des sciences neurologiques, en particulier les recherches de Stanislas Dehaene (2001, « Les bases cérébrales de l'intuition numérique », *Université de tous les savoirs*, vol. 4, *Qu'est-ce que l'univers ?*, Yves Michaud, éd., Paris, Odile Jacob, 21-31). Selon ce spécialiste des bases cérébrales des opérations mathématiques, titulaire d'une chaire au Collège de France, l'intuition des nombres fait appel à des circuits particuliers du cerveau, en particulier ceux du lobe pariétal, associés à la perception de l'espace : « l'intuition numérique ne fait appel ni aux

⁸ Plutôt que “besoin”, comme dans la traduction retenue par Valette dans son exergue à la Quatrième Partie : Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει (*Métaphysique*, I, 1, 980a, 21). Il est vrai que Guillaume, cité en exergue au chap. 8, parle lui aussi de “besoin” : « L'homme a besoin de comprendre. Il est ce besoin, qui fait son humanité. Si on le fait nul, c'est l'animal. » Mais rien a priori ne prouve qu'il eût en vue ce passage de la *Métaphysique*.

mots ni aux aires corticales du langage, mais dépend des régions pariétales associées à la perception de l'espace », alors qu'au contraire « calculer implique de recourir au langage (et particulièrement à la langue maternelle pour les sujets bilingues) ». Il y aurait donc, dans l'organisation du cerveau, deux circuits au service du calcul mental : un **circuit verbal** qui permet de « coder » les nombres sous forme de mots ; et un **circuit non verbal**, où les quantités sont représentées intuitivement sous forme spatiale. Ainsi, poursuit Valette, ces données neuropsychologiques n'infirmen en rien, et même tendraient à confirmer, les théories guillaumiennes du nombre et de l'extension nominale (articles), toutes deux issues de la dialectique *continu* vs *discontinu*.

On se serait attendu, ici, à voir notée une dissymétrie flagrante : alors que l'étude de Dehaene qu'il convoque vise, expressément, le cerveau humain en général, le cerveau de tout homme indépendamment de toute langue et de toute culture⁹, les théories guillaumiennes du nombre et des articles se réfèrent spécifiquement, et Guillaume en était plus que quiconque conscient, à une partie relativement limitée des langues humaines et encore considérées à un certain moment de leur développement : toutes les langues, y compris de grandes langues de civilisation (langues slaves), ne se sont pas donné un système d'extension nominale relevant du continu abstrait du nombre. Sans même parler des langues qui, ignorant toute opposition de parties de langue, et en particulier l'opposition verbo-nominale, ne sauraient, par définition, disposer d'un système de pré-détermination nominale justiciable du tenseur binaire. Ainsi le problème linguistique reste entier, et Guillaume ne l'ignorait certes pas : si l'on peut admettre que l'architecture du cerveau humain — observée à un certain moment de l'évolution de l'espèce — contient les *conditions de possibilité* (et non la « puissance »), comme on l'a fait remarquer plus haut, d'un certain type de structure linguistique, on ne voit pas que sa connaissance puisse rendre compte du fait que celle-ci n'existe pas partout ni de tout temps.

On a noté comment, de la remarque sur le caractère inconscient de la mécanique intuitionnelle, Mathieu Valette tire, par une sorte de substantivation, son hypothèse de l'existence, chez Guillaume, d'un *inconscient* — un inconscient structuré, chez Guillaume, par les opérations de représentation, et qui, selon MV, « s'apparente sans nul doute à celui de Lacan » (p. 204). C'est la matière du chapitre 9, « L'inconscient agissant », consacré à l'ébauche d'une conceptualisation inachevée, sinon refoulée, de l'*inconscient* : « <L'inconscient guillaumien> est un ensemble hétérogène de notions non finalisées, mais qui témoignent de la volonté de Guillaume de théoriser l'inconscient de façon à en faire l'ordonnateur (l'ordinateur) du sujet, le lieu des déterminations de la langue. » (p. 210). On relève au passage une remarque qui aurait mérité de plus amples développements, tant elle fait voir clairement, encore une fois, cette dimension *historique* du langage et des langues qui, consubstantielle pour ainsi dire à la démarche guillaumienne, ne semble pas, en revanche, être au premier plan des recherches cognitivistes¹⁰ :

« Ainsi mise en perspective avec la théorie de l'effection (et celle des aires glossogéniques à laquelle elle est affiliée), cette polarisation implique un rapport intime entre l'inconscient et l'état de construction d'une langue. *Plus les opérations de représentation sont construites, plus elles structurent l'inconscient* [souligné par MV].

⁹ À ce propos : il serait intéressant de savoir sur quels individus, de quelle groupe ou famille linguistique, de quel domaine culturel, ont été effectuées ces expériences.

¹⁰ Comme l'a fait remarquer Rastier, la linguistique historique est « tout bonnement absente » de la recherche cognitive, cf. Tollis, 1997, 330, note 8.

Cela implique, en première approximation, que l'inconscient est de nature différente suivant les langues. Or, dans les langues de l'aire prime, la construction du mot repose sur une portion du temps opératif dévolue au discours. Cela signifierait que l'inconscient des locuteurs natifs de ces langues est structurellement différente de celui des locuteurs des langues dites de l'aire tierce (indo-européennes). » (p. 203).

On s'attardera moins à la 5^{ème} partie, consacrée à des théoriciens contemporains qui, pour l'auteur, non seulement sont à des titres divers des « successeurs » de Guillaume — qu'ils s'en réclament ou non — mais aussi lui apparaissent comme « exemplaires de la linguistique cognitive française » (p. 215) : Bernard Pottier, Maurice Toussaint et Antoine Culioli. Ce n'est pas que ces trois études, dont chacune aurait pu faire l'objet d'une publication spécifique, manqueraient d'intérêt. Mais on peut se demander si, par rapport au propos et à l'économie générale de l'ouvrage, cet ultime développement était bien nécessaire, et, même, s'il n'est pas contre-productif. Car à réduire ainsi Guillaume au rôle de chef de file d'une linguistique cognitive “à la française” ne risque-t-on pas d'amoindrir quelque peu, après l'avoir si finement analysée et mise en valeur, la singularité épistémologique et la nouveauté théorique de la théorie guillaumienne ?

Reste que ces trois derniers chapitres se laissent tout aussi bien lire du point de vue de la théorie guillaumienne elle-même, comme un complément à la caractérisation de celle-ci, par une sorte de définition “a contrario”. Ainsi, du chapitre 10, « La sémantique énonciative conceptuelle de Bernard Pottier », on retiendra notamment l'idée, que l'on ne peut qu'approuver, que ce linguiste « avec son niveau conceptuel opposé au niveau linguistique, déserte la problématique moniste de la psychomécanique où cognition et langue sont indissociées » (p. 219). Dès lors, se demande Mathieu Valette, Pottier « est-il véritablement l'héritier de la linguistique cognitive guillaumienne ? » (p. 233). Mais justement, pourrait-on lui rétorquer, la linguistique guillaumienne, en cela même qu'elle rejette cette dichotomie, et, de plus, que jamais elle ne rompt le lien (fût-il indirect, médiatisé par une *synapse*) du signifié au signifiant *qui le produit*, est-elle véritablement *cognitive* ? Pour la même raison, le rapprochement, tenté au chapitre 12, entre la psychomécanique guillaumienne et la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli, ne paraît pas très convaincant. Il n'y a, à mon sens, rien de moins “guillaumien” que cette dualité, chez Culioli, entre le niveau des représentations mentales et celui des représentations linguistiques, fait de “marqueurs” non reliés intrinsèquement aux premières, dès lors qu'un marqueur peut correspondre à plusieurs valeurs notionnelles et qu'au contraire, et corrélativement, plusieurs marqueurs peuvent véhiculer une seule et même notion (p. 265-266). De même, on ne saurait pousser trop loin, comme Valette semble tenté de le faire (p. 280), la “notion” au sens culiolien et le “signifié de puissance” — pour la simple et bonne raison que “signifié” implique accrochage à un “signifiant”, et il ne semble pas que cet accrochage ait beaucoup retenu l'attention des culioliens, pas plus d'ailleurs que des cognitivistes.

De fait, s'il fallait à tout prix élire, parmi les trois chercheurs étudiés par Valette, un “successeur”, c'est sans doute à Maurice Toussaint que reviendrait la palme, dès lors qu'il est le seul à prendre en charge, fût-ce pour les soumettre à une analyse critique sinon les subvertir, les fondements et les principaux concepts opératoires de la psychomécanique — et Mathieu Valette a bien raison de voir dans ce guillaumien « atypique » un des « héritiers les plus fidèles à l'*esprit* de Guillaume » (p. 239). À cet égard, et pour nous en tenir à ces seuls exemples, aucun “guillaumien” digne de ce nom, pour peu qu'il ait pris la peine de lire au moins le chapitre 11 de cet ouvrage (« La neurolinguistique analytique de Maurice Toussaint »), ne saurait rester indifférent ni à la condamnation prononcée par ce dernier à l'encontre du concept “idéaliste” d'« image-temps » dans l'explication du système verbal (pp. 239 et 247-248), ni à son entreprise, très bien analysée par Valette, de “matérialisation” de la

psychomécanique — en postulant l'inscription des opérations linguistiques dans la réalité du cerveau —, ni, enfin, à son *modèle sinusoïdal*, où l'on croit déceler une réélaboration en termes oscillatoires du tenseur binaire radical de Gustave Guillaume.

En conclusion, on épargnera au lecteur le couplet classique sur “ces remarques qui n'ôtent rien à la valeur de l'ouvrage recensé”. Car, en l'occurrence, les observations qui viennent d'être formulées sont à verser au crédit du livre de Mathieu Valette qui, par l'ampleur du propos et la profondeur de l'analyse, est, d'un bout à l'autre, une invite au dialogue. Un livre qui devrait intéresser, au-delà même du cercle des linguistes – guillaumiens, énonciativistes, cognitivistes, et autres — tous ceux qui sont tant soit peu conscients des enjeux des pratiques scientifiques dans lesquelles ils sont engagés. On en retiendra encore, pour laisser le dernier mot à l'auteur, cette vision renouvelée du créateur de la psychomécanique du langage (p. 284) :

« On a souvent souligné ce qu'il y avait d'inclassable chez Guillaume ... En fait, il aura été un défricheur de premier ordre. Il n'est pas seulement le métaphysicien que l'on se plaît parfois à voir en lui. C'est aussi quelqu'un de profondément préoccupé par les progrès des sciences exactes, très sensible à leurs propositions en termes d'idéation... »